

Paul Ruvo

3^e Année. — N^o 4.

Avril 1912.



Leschoien
Lillois.

Revue Mensuelle
des Etudiants des Facultés Libres de Lille

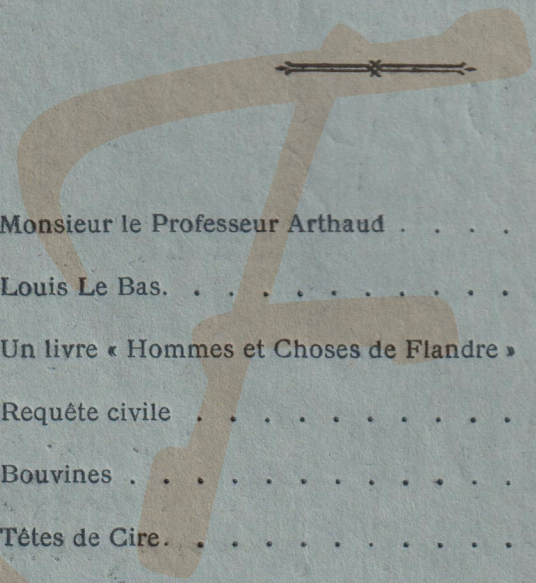
PRIX : 0 fr. 40

Wormell

SOMMAIRE

du Numéro d'Avril

1912



Monsieur le Professeur Arthaud	Pierre MOTTE.
Louis Le Bas.	L. D.
Un livre « Hommes et Choses de Flandre » . .	X...
Requête civile	Louis DOR.
Bouvines	Roger DE PAS.
Têtes de Cire.	
La Soirée des Conférences St-Vincent de Paul.	OHÉ ! OHÉ !

Racontars de la Pythonisse.

Carnet : Funérailles de M. le Professeur Arthaud et de
Louis Le Bas.

Avis à MM. les Commerçants

A la suite d'une démarche faite auprès de M. l'Intendant Général des Facultés Catholiques, celui-ci a promis que l'Université réserverait sa clientèle aux commerçants dont les maisons seront recommandées dans l'*Escholier Lillois*.

Nous invitons également nos camarades étudiants à se fournir *EXCLUSIVEMENT* dans ces maisons.

Etudiants ! Voyez VALLENTIN

Coiffe Bien

LILLE — 34-36, Rue Neuve, 34-36 — LILLE

Remise de 5 0/0 à MM. les Etudiants

Un Potage
.....
Hors d'œuvre
.....
Deux Plats viande
et légumes
.....
Desserts, Fromage

PENSION BOURGEOISE
"Tavern: Royale"
61, rue Léon Gambetta, 61
Rendez-vous des Etudiants de la Catho
Tenu par les anciens propriétaires
du Duc d'Artemberg

PENSION
65 fr.
par mois

LA MONDIALE

Compagnie Française d'Assurances Mutuelles
SUR LA VIE

A FRAIS DE GESTION LIMITES

Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat

Siège social : en son Hôtel, 104, rue Nationale, LILLE
LILLE

M. BRACQUART

— Culottes de Cheval —

♦♦ SPÉCIALITÉ ♦♦

TAILLEUR CIVIL ET MILITAIRE

Tout ce qui concerne l'habillement, l'armement et l'équipement militaire

LILLE 36, Rue de la Barre, 36 LILLE

Réduction à MM. les Etudiants sur présentation de leur carte

CORRESPONDANCE

L'*Escholier* met cette page à la disposition des Etudiants qui désireraient, pour un motif quelconque, correspondre avec leurs camarades. Il est rappelé que les textes doivent être adressés du 1^{er} au 10 de chaque mois. Les réponses, s'il est utile, seront publiées.

On demande un bon flutiste pour quatuor. S'adresser à M. Lefebvre, étudiant en droit, Square Rameau.

P.-S. — Nous prions les correspondants de bien vouloir désormais signer en toutes lettres leur nom en y ajoutant leur adresse pour éviter au Secrétaire de l'*Escholier* une correspondance qui pourrait devenir encombrante.

AGENCE LUBIN, 37, rue Faidherbe, LILLE
Téléphone 14-38

Billets de chemins de fer et de navigation pour tous pays. Excursions accompagnées, organisation de voyages de noces à forfait et de pèlerinages. Abonnements Belges.

SUCCURSALES : Roubaix, 13, rue Notre-Dame; Tourcoing, 20, rue Soufflot.

OU ALLONS NOUS
AUJOURD'HUI?
ACHETER UN
PHONOGRAPHE
chez
Laigre-Sapin 24
RUE NEUVE
LILLE



BOUILLON DES ÉCOLES

98 A Boulevard Saint-Germain A 98

PARIS

(EN FACE CLUNY)

PRIX MODÉRÉS

PRIX MODÉRÉS

Spécialement recommandé aux étudiants de la Catho.

Spécialité de Thèses de Médecine et de Droit

EXÉCUTION RAPIDE

H. MOREL Imprimerie du *Nouvelliste* et de *La Dépêche*

LILLE — 77, Rue Nationale, 77 — LILLE

Maison COURTOIS 17, Rue Grande-Chaussée, 17
LILLE

PIANOS



Musique, Vente, Location

—Remises spéciales aux étudiants—

AUX CISEAUX D'ARGENT

J. CAYET-CHAUVEL

CHEMISIER

72, Rue Nationale, LILLE

SPÉCIALITÉ DE LINGERIE ET BONNETERIE POUR HOMMES

Remise de 5 0/0 au comptant aux Etudiants des Facultés Catholiques

Etablissement le plus connu de la région du Nord

A GAMBRINUS

Taverne de Bruxelles

RESTAURANT A LA CARTE

Plats du jour

1 fr.



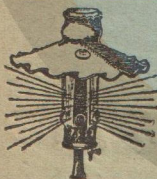
Plats du Soir

1 fr.

CUISINE et SERVICE SOIGNÉS

Téléphone 713

Téléphone 713



AU NOUVEAU MANCHON Rue - Place Ratisbonne, 4 Lille

—(coin des rues Solférino et Gambetta)—

Demandez au «Nouveau Manchon» le bec (droit et renversé)

“THERMOSA” doublant la lumière

Réductions à M.M. les Etudiants — Manchons, allumeurs, verres à 0.30

ARTICLES POUR TOUS LES SPORTS

MAISON SPÉCIALE

A. ROUBIER 71, Boulevard de la Liberté, 71
LILLE

A FAIDHERBE

A. JOANNÈS & C^{IE}
TAILLEURS

17, Rue Nationale, 17

LILLE

Les draperies les plus récentes

POUR

VÊTEMENTS SUR MESURE

Coupe élégante & Façon soignée

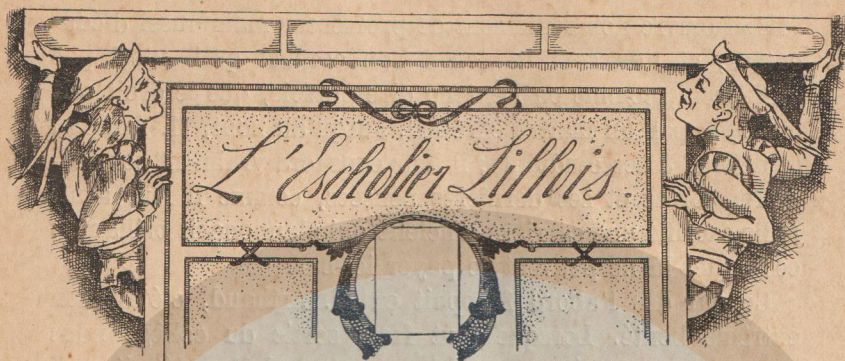
ASSORTIMENT INCOMPARABLE

EN

VÊTEMENTS TOUT FAITS

pour Hommes et Jeunes Gens

La Maison **A FAIDHERBE** accorde une remise de 5 %
à MM. les Etudiants, sur présentation de leur carte.



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

125. rue Meurein. — LILLE

Monsieur le Professeur ARTHAUD

C'est un grand vide que vient de faire à la Faculté de Droit et dans notre Université toute entière la mort de M. Arthaud. Il était aimé de tous ceux qui l'approchaient; ses étudiants qui, chaque jour, bénéficiaient de son dévouement, et pouvaient apprécier son savoir, sa bonté et toutes ses belles qualités, avaient pour lui le plus grand attachement. Ils ont vivement ressenti sa disparition et penseront toujours avec émotion au maître qu'ils viennent de perdre.

Depuis la fondation de notre Faculté, M. Arthaud y enseignait le droit romain. Tous les deux ans une nouvelle génération lui passait par les mains et ceux qui furent ses étudiants, ceux surtout qui le suivirent jusqu'en doctorat, ont tiré de la fréquentation du droit romain enseigné par un tel maître de précieux avantages pour leur formation intellectuelle et morale. Il se donnait tout entier à eux, leur consacrait tout son dévouement, ses connaissances juridiques vraiment inépuisables. Par ses conseils, par ses exemples, il

faisait œuvre non seulement de professeur mais aussi d'éducateur, et l'on sentait bien à son contact qu'il n'est pas indifférent, comme on l'entend dire parfois, que le droit soit enseigné par un maître chrétien. Jusqu'au bout, M. Arthaud se dévoua à ses étudiants; il leur consacra vraiment ses dernières forces et ses dernières pensées, comme il leur avait jadis sacrifié une carrière officielle qui s'annonçait brillante : ces dettes-là ne peuvent se payer ici-bas.

Ce qui dès l'abord frappait en M. Arthaud, c'était son extrême bonté. Lorsque tout frais sortis du collège nous venions aux premiers cours, à ces cours où l'on définit avec solennité le droit et la loi, notre inexpérience ne nous empêchait pas d'apprécier la valeur de ses leçons et d'instinct, sans y mettre de malice, pour désigner tout ce que nous sentions en lui de bonté, d'intérêt pour notre bien, nous l'appelions le père Arthaud. Ce cours de première année portait sur l'ensemble du droit romain; la matière en est longue et, pour des débutants, turbulents parfois, bien difficile : souvent, notre professeur gémissait de ne pouvoir, en un si court espace de temps, donner tous les éclaircissements qu'il jugeait utiles. C'était excès de conscience, et ceux qui travaillaient son cours passaient brillamment leur examen de droit romain; mieux, ils se formaient l'esprit, ils prenaient le goût du travail et des choses juridiques.

Plus encore que dans la préparation forcément hâtive de la licence, on pouvait, en doctorat, apprécier les qualités de ces notes. Le droit romain y est mis en formules simples, dont tous les termes semblent pesés tant ils expriment d'idées sous une forme brève et claire. A ce cours bisannuel, M. Arthaud préférait celui qu'il professait, à des auditeurs un peu moins novices, en 2^{me} année de licence et en doctorat juridique. La liberté de composer le programme lui permettait d'étendre moins et de creuser davantage son sujet. Pour le cours de Pandectes, en particulier, qu'il modifiait chaque fois, ses étudiants y trouvaient de l'intérêt, et je dirai, dussent les professeurs en sourire, un véritable plaisir. Il faut avoir connu l'ardeur que M. Arthaud apportait à ces leçons,

il conduisait ses auditeurs à travers un dédale de textes où il semblait qu'on dût se perdre; puis il les éclairait, les expliquait et à force de bon sens et de logique faisait jaillir la lumière sur toutes les obscurités. Ses auditeurs avaient,



M. LE PROFESSEUR ARTHAUD

grâce à lui et sans trop de peine, l'agréable sensation d'avoir compris des choses difficiles. Lui-même prenait plaisir à ces cours; quelques jours avant sa mort, alors que la maladie le retenait chez lui, il s'animait encore dans ces entretiens,

et à ses étudiants, qui craignaient de le fatiguer, il répondait : « Mais c'est vous qui êtes mes médecins ».

Le travail apportait une diversion à ses souffrances, et les dernières paroles que ses étudiants entendirent de sa bouche, ce fut une exhortation au travail. Lui-même avait toujours pratiqué ce suprême conseil et c'est ainsi qu'il avait donné à son enseignement toute sa valeur. Rien de ce qui touchait au droit romain ne lui était étranger, et à force de la fréquenter il avait acquis pour cette science, réputée ingrate, une passion qu'il savait communiquer à ses auditeurs. Il leur disait parfois : « Le droit romain doit être vécu ; le droit romain exige du recueillement ». Et il le vivait vraiment ; il ne cessait, son cours fait, d'y penser. Il aimait s'entretenir avec ses étudiants et leur parlait de principes abstraits ou d'institutions depuis longtemps disparus, avec autant de feu que s'il se fût agi des plus palpitantes questions d'ordre général. Quand il lui arrivait de rencontrer l'un d'eux en tramway, ses voisins écoutaient d'un air ahuri la conversation où revenaient le nom de Titius et des expressions incompréhensibles pour eux.

M. Arthaud joignait à tant de science une modestie qui lui donnait plus de prix encore : il refusa toujours les honneurs du décanat et on ne put jamais le résoudre à rien publier. Les éloges le gênaient et le faisaient littéralement rougir. Il y a peu de temps encore, alors qu'il s'effrayait de notre ignorance, nous lui répondions qu'étant ses étudiants, nous étions sûrs de réussir ; il s'empressait, tout confus, de détourner la conversation, et prétendait attribuer à ses élèves des années précédentes, très intelligents, disait-il, et très travailleurs, tout le mérite de leur succès. Cet effacement que M. Arthaud recherchait toujours, contrastait avec sa grande valeur : nul plus que lui n'eut été en droit de se mettre en avant, sa modestie l'en empêchait, mais elle rendait son influence plus profonde parce qu'elle était fondée seulement sur sa bonté et sa sagesse. Bien rarement, il parlait de sa personne ou de ses actions ; il nous fut cependant donné de l'entendre raconter, et comme une chose toute naturelle, sa

conduite en 1870. Il s'était alors engagé dans un bataillon de chasseurs à pied, espérant ainsi participer à des combats d'avant-garde, à des coups de main, mais son bataillon ayant été versé dans un régiment de marche, ce choix n'avait eu d'autre effet, disait-il, que de lui donner un uniforme plus incommode.

Au début de chacun de ses cours, à genoux sur sa chaise, M. Arthaud récitait la prière et dans la salle de doctorat d'où, pour je ne sais quelle raison, le Crucifix avait été enlevé, il ne manquait jamais de le chercher des yeux. Il montrait ainsi la pensée qui guidait sa vie et où il puisait le secret de ses vertus. Aujourd'hui nous avons en lui un protecteur de plus, et si nous sentons le grand vide qu'il laisse derrière lui, le bien qu'il a fait demeure. Voué à un enseignement qui peut paraître en lui-même stérile, il a su le rendre fécond; il a formé des intelligences et des cœurs. Ses étudiants gardent un souvenir reconnaissant à cet homme de foi et de science tel qu'on en peut souhaiter beaucoup à notre Université.

Pierre MOTTE.

Louis Le Bas

Arrivé du fin fond de l'âpre Bretagne, notre jeune ami s'en est venu mourir dans les brumes enfumées du Nord.

Son camarade de cours, je l'ai suivi pendant les quelques jours qu'il passa à l'Hôpital de la Charité, au milieu de ces malades, qu'il soignait avec un dévouement inlassable : je l'ai vu peu à peu s'éteindre, les traits tirés par la fièvre et muet dans la douleur sournoise qui l'étreignait. J'étais de ceux qui, sur la demande du Chef de Service, s'agenouillèrent autour du lit de fer à rideaux blancs où agonisait, en pleine jeunesse, notre pauvre ami. Je n'oublierai jamais

l'émotion profonde qui, à ce moment, s'empara de moi. Il est de ces pensées qu'il n'est possible à l'homme d'exprimer qu'en priant; il est de ces heures poignantes qui nous ramènent instinctivement à Dieu.



M. LOUIS LE BAS

Je me revois, quelques heures plus tard, veillant auprès du cadavre de celui que nous avons vu vivre et se mouvoir autour de nous. Je le faisais revivre en mon souvenir, grave, un peu taciturne, bon camarade, breton de race. Je songeais aussi à ceux-là, qui ne contemplerait pas ces traits figés, et cette face au ton de cire et qui l'avaient quitté peu de mois auparavant en des « Au revoir » attristés.

Je songeais à celui dont vous lirez plus loin l'admirable lettre, et dont on m'avait dit qu'il était vraiment son second père.

Et tout alentour passaient et repassaient affairés les internes, les infirmiers, les religieuses qui l'avaient entouré pendant ses derniers jours. Nous étions là quelques amis pour représenter tous ceux qui l'avaient aimé !

L. D.

Un Livre

M. le chanoine Salembier, Secrétaire Général de notre Université, a profité des loisirs forcés que lui a imposés la maladie pour écrire un livre qui intéresse les étudiants de toutes les catégories. C'est un livre d'histoire, mais de notre pays et de nos gloires locales. Il a pour titre : « *Hommes et Choses de Flandre* ».

Notre savant maître y fait revivre toute l'histoire de Flandre. Grâce à lui nous voyons comment, dans les âges passés, nos pères ont acquis une situation... exceptionnelle dans l'industrie, dans les arts et la littérature, et surtout quels champions ardents de la foi ils ont été. Nous n'avons pas dégénéré, et encore que la Révolution française soit venue troubler profondément notre pays; la Flandre du XIX^e siècle a continué les traditions de la Flandre d'autrefois.

Après ce brillant résumé de l'histoire de notre province, vient un récit de cette fameuse bataille de Bouvines, qui mit aux prises l'empereur et le roi de France. M. Salembier se complait à nous la décrire. N'est-elle pas un des points les plus glorieux de notre histoire nationale ? Les Flamands y

LUNETTES ET PINCE-NEZ

:: Instruments d'optique ::

BONVALOT, Opticien, 79, rue Esquermoise, LILLE

♣ Conditions spéciales aux Etudiants ♣

jouèrent un grand rôle : sans doute, ils n'étaient pas dans le camp du roi de France ; ils suivaient leur Comte qui s'était inféodé à l'Empereur, mais ils « firent si brillamment leur devoir que nous pouvons nous enorgueillir des vaincus comme des vainqueurs ».

Pour nous reposer de ces scènes de carnage, voici qu'apparaît à nos yeux Jeanne la Pucelle. M. Salembier a eu la curiosité de rechercher quelles avaient pu être les relations de la vaillante Lorraine avec notre région du Nord ; il a demandé aux vieux chroniqueurs comment ils ont parlé d'elle, s'il s'en est trouvé quelques-uns qui ont malheureusement aiguisé leur plume contre notre héroïne, combien plus nombreux ont été ceux qui ont célébré son courage et sa vertu. Et il fait bon lire ces vieux textes exhumés des in-folios poudreux qui nous parlent de « Jehanne l'ydolle de tous les bons Franchois ».

Mais il est une institution flamande qui nous touche de très près, nous, étudiants de l'Université Catholique de Lille : c'est celle de l'Université de Douai. Nous en trouvons toute l'histoire dans « *Hommes et Choses de Flandre* ». L'organisation de l'antique « *Alma mater* » est décrite avec tant de précision, les vénérables professeurs et les joyeux étudiants nous sont dépeints avec des couleurs aussi vives que le lecteur croit voir apparaître devant lui notre moderne Université.

Il y a plus d'un trait de famille entre les deux Universités. Ne pourrions-nous pas mettre à côté de la liste des professeurs éminents de Douai une autre liste tout aussi imposante et dont les noms nous seraient plus familiers ? Il y avait à Douai, paraît-il, des étudiants... étudiant : ne sommes-nous pas tous de ceux-là ? Nous n'avons peut-être pas un O'Con-

**Étudiants,
attention !**

CROMBET — Select Salon Moderne

35, rue Faidherbe, 35, près de la Gare

Installation moderne et unique, service rapide et soigné

Bains — Massages — Pédicures — Manecures

Téléphone 2488. — Réduction de 50% sur schampoing et friction

nell, mais nous en avons plusieurs en espérance. Quant aux graves manquements à la discipline relevés autrefois, c'est en vain qu'on les chercherait aujourd'hui; on ne trouverait plus chez nous ces cachots où les turbulents allaient, jadis, calmer leurs nerfs, et s'il n'y en a plus c'est évidemment qu'ils ne sont plus nécessaires. Et qui donc aurait pu voir à Douai un groupe de bâtiments aussi bien compris et d'un style aussi pur que celui de nos Facultés ? Il y eut là, sans doute, comme chez nous, du provisoire, mais regardez donc la photographie de l'Université de Douai et dites-moi si vous y voyez une enceinte qui approche, même de très loin, l'élégante et solide palissade qui fait notre orgueil et qui, malheureusement, est appelée à disparaître.

Mais nous n'en finirions pas si nous voulions poursuivre la comparaison. Il nous est, d'ailleurs, facile à tous de la compléter grâce à l'œuvre de M. Salembier. Puissions-nous combler ce vœu que l'auteur formule dans sa dédicace : « Si nos chers étudiants se reconnaissent dans le portrait que nous avons fait des anciens élèves de Douai, s'ils partagent leurs sentiments de dévouement absolu à l'Eglise et au pays, s'ils trouvent dans ces faibles pages de quoi raviver un moment leur foi et leurs espérances en un avenir meilleur que le passé, c'est assez pour notre ouvrage, et nous ne lui souhaitons pas d'autre succès ».

X...

Louis LESCROART, 46, rue de l'Hôpital-Militaire
Fournitures et Appareils
photographiques
Réductions à Messieurs les Etudiants.

Requête Civile

Si l'on pouvait parler d'amour
Comme on parle jurisprudence,
Tout net je vous ferais ma cour
En deux ou trois brèves sentences.

Bien qu'on me dise grand hâbleur
Aux jeux du flirt je balbutie,
Et ma verve ne prend ses fleurs
Qu'aux chemins creux de l'argutie.

Mon émoi serait apaisé,
Je raffermirais ma prestance,
Si je pouvais sans biaiser
Introduire ainsi mon instance :

« Attendu que vous m'avez plu,
Etant donné que je vous aime,
Et qu'il m'appert de plus en plus
Que vous êtes la grâce même...

« Considérant vos qualités
Dont j'ai fait l'heureux inventaire
Avec l'impartialité
D'un grave et pointilleux notaire.

« Vu, chez vous, que tout me séduit,
— Principal avec accessoires...
... J'en voudrais saisir l'usufruit
Par acte dûment possessoire...

« C'est pourquoi, oûi ces motifs,
Plaise à vous, ma gente brunette,
Par quelque geste affirmatif
Souscrire à mes desseins honnêtes...

« Songez comme au regard des tiers
Nous ferions un gentil ménage
Et comme à deux nous serions fiers
D'en accueillir le témoignage !...

« Malgré l'article suranné
Qui donne au mari la puissance
Et, par là, prétend condamner
Son épouse à l'obéissance.

« Je veux, en vous jurant ma foi,
Stipuler une servitude :
Faire de votre unique loi
La chaîne de mon habitude !...

« Si vous concluez au rejet
Vous souffrirez bien que j'en meure...
— Sans qu'il faille en ledit projet
Voir un cas de mise en demeure...

« Mais, que vois-je en vos jolis yeux ?
L'aveu tacite d'un sourire...
Ah ! que ce gage précieux
Ne puisse jamais se prescrire !...

« Donnons-lui, plutôt, sans lenteur,
Par la procédure exigée
Devant le maire et le pasteur
La force de chose jugée... ».

Voici quel serait mon discours,
Avec plus ou moins d'incidences,
Si l'on pouvait parler d'amour
Comme on parle jurisprudence...

LOUIS DOR.



Bouvines

Après une longue randonnée sous un gai soleil printanier, je m'arrêtai au pied d'une colline. Sur la hauteur se dressait une église, dont la flèche gothique s'élançait vers le ciel bleu. A quelques pas de moi, un ruisseau dormait entre deux rangées de peupliers. J'étais ému en franchissant le pont qui surplombait ce filet d'eau, car ce pont de briques neuves en remplaçait un autre qui, jadis, avait dû ployer sous la masse des soldats, courant, sur le plateau de Bouvines, remporter la grande victoire qui décida de la suprématie du roi de France, Philippe-Auguste, le 27 juillet de l'an 1214.

Je suivis la route qui mène au champ de bataille et m'arrêtai à l'église, après avoir passé les quelques maisons étagées sur la pente.

Dès le seuil, la nef apparaissait toute brillante de l'éclat des émaux transparents où l'on voit reproduits, dans un style large et puissant, les principaux épisodes de la lutte. Ces vingt-et-un vitraux, que l'on regarde alternativement de gauche à droite, nous font passer par toutes les phases du combat pour nous mener à l'apothéose de la France victorieuse, dominant le maître-autel. Et je m'agenouillai, implorant le Dieu des Armées d'être encore favorable aux fils des anciens chevaliers.

Après avoir visité cette belle chapelle mortuaire, élevée par la piété des Français pour garder les cendres de ceux qui avaient fait leur patrie, je me dirigeai vers le plateau, laissant sur la gauche une froide pyramide sur laquelle était gravée la date du grand événement.

Je considérai, à droite, un petit château moderne qu'entouraient de grands arbres. C'était en ce lieu que Philippe-

PAGE 13 MANQUANTE



PAGE 14 MANQUANTE



mand, comte de Flandres, qui fut emmené à Paris sous les huées d'une foule railleuse qui chantait :

« Quatre ferrants (2) bien ferrés,
« Traînent Ferrand bien enferré ».

Peut-être le roi eût-il pardonné s'il avait su quel riche joyau de la couronne de France allait devenir plus tard la province des Flandres.

Je prolongeai mon repos, heureux de revivre ainsi les heures les plus glorieuses de notre race aux lieux mêmes où elles se consommèrent, et de ressusciter les personnages historiques au point précis où la vigueur de leur geste les immortalisa. Considérant ces terres verdoyantes, je me demandai avec le poète comment :

...Le lis renaît-il blanc,
Et la marguerite encore blanche,
Quand la terre a bu tant de sang ?

Mais je rompis ces douces rêveries, il fallait rentrer dans mes vieux murs comme l'oiseau lorsque la nuit approche. Je dis adieu à Bouvines. Sur la gauche j'admirai un fort important qui semblait avoir été ajouté à l'église pour veiller sur nos morts et ne pas laisser fouler leurs tombes par un pied ennemi. Le soleil avait déjà disparu à l'horizon, et, sous la voûte céleste où les étoiles s'allumaient, les grandes cheminées fumantes se dressaient au loin, semblables à des cierges sur lesquels vient de passer l'éteignoir.

Roger DE PAS.

(2) Chevaux couleur de fer.



Têtes de Cire



Par ici, Mesdames et Messieurs.
Je vais avoir l'honneur de présenter
devant vous les membres de l'Escho-
lier Lillois nommés en janvier.
Prêtez un peu d'attention, Mesdames
et Messieurs, à la rareté du spectacle
qui vous est offert.

Louis DAVY, Président, bien por-
tant et raffiné, est un fin dessinateur
et un causeur charmant. Il a stylé
maints compte-rendus et organisé
tant de choses, que nous n'avons
pas le temps de les nommer. Homme
de goût, poli et royaliste, il gardera
l'Escholier Lillois dans la voie droite
et les bonnes traditions. Sa devise
est « Je maintiendrai »... Un bloc en
cire, soixante-dix kilos, pièce rare.



LOUIS DAVY.

Par ici, Mesdames et Messieurs. — Voici Paul LEDOUX. Ironie des noms propres ! Tribun farouche et démocrate, républicain et conférencier, il remplit à l'Escholier la fonction de Secrétaire de rédaction : ce n'est pas une sinécure. Il est grand, maigre, osseux, et il a une voix vibrante. « *Tanta vox in tantulo corpore* », ainsi dit le poète latin en parlant du rossignol.



PAUL LEDOUX.

Sur le même rang, Mesdames et Messieurs, voici Louis DEHEULE. Il naquit Trésorier, et la nature qui est bonne mère voulut lui faciliter la tâche en l'abonnant sur tous les tramways. Excessivement occupé, c'est le plus tenace parmi la multitude de ceux qui réunissent des abonnements pour notre Revue. Ne lui tombez jamais sous la main, car vous ne pourriez sortir qu'abonnés. C'est un homme précieux. « Saluez », dirait le Grand Hugo.



LOUIS DEHEULE.

Vous avez en face de vous, Mesdames et Messieurs, — non, pas de ce côté, par ici Madame — l'exemplaire unique dans ce Comité, d'un « fourneau », Charles TRÉFEU, archiviste. On a dit qu'il n'avait



ROGER DE PAS.

rien à faire ; c'est une médisance. Nous lui ferons lire désormais les pièces de vers que reçoit l'Escholier. Avec son talent charmant et sa dict'ion impeccable, Charles Tréfeu va les faire toutes accepter et ce sera comme une grande lyre qui... dont... Il a encore d'autres qualités. « J'en passe, et des meilleures ». Saluez aussi.

Levez la tête, Monsieur, pour mieux voir la figure, et puis reculez jusqu'au fond de la salle pour juger de l'ensemble. Roger DE PAS, Secrétaire du Comité, représentant des lettres ; et chacun sait que c'est toujours dans cette branche qu'il y eut le plus de grands hommes. On dit déjà de lui « Il fut grand ». Pris d'une noble passion pour l'histoire, il apporte aux réunions du Comité la sûreté des méthodes historiques et son jugement un peu froid d'homme du Nord. Pièce très rare !

J'espère, Mesdames et Messieurs, que vous êtes enchantés de votre visite... Qu'on se le dise, et amenez-nous du monde... !

Par ici, la sortie !

Le portier du Musée Grévin.



CHARLES TRÉFEU.

La Soirée des Conférences

Saint Vincent de Paul

du 16 Mars



Soirée charmante en vérité tant par le but excellent qui en avait donné l'idée que par le nombre et le charme de l'assistance, la coquetterie du local et l'aimable choix des œuvres représentées. Tous les spectateurs étaient tout remplis d'aise, et comment voulez-vous qu'il en ait pu être autrement. Les Dames, dès le seuil, trouvaient d'aimables « dandys » pour les diriger à leurs places; il y avait des fleurs partout, sur la scène, aux corsages et aux revers; quelques parfums discrets chatouillaient agréablement les narines; la musique était délicieuse. Bref, le type parfait de la séance de charité où l'on songe aux pauvres gens en guettant les toilettes, où l'on donne une superbe aumône en contant le dernier potin.

Le succès des acteurs fut très vif et très mérité. Il plut, sur la scène, des bouquets en grand nombre. D'où venaient-ils ? C'est ce que je vous laisse, chers lecteurs, à trouver. On applaudit avec enthousiasme les Mentons Bleus et les politiciens de l'« Engrenage ». J'aime à croire qu'il n'y avait pas de député dans la salle.

Je termine ce compte-rendu, que j'ai voulu faire tout d'impressions — vous étiez tous là, n'est-il pas vrai, et mon récit par le menu ne vous intéresserait guère — en

demandant à Messieurs les Organisateurs de la soirée, si c'est avec intention qu'ils livrèrent aux jolis sourires du plus aimable des publics, sur un même programme, Messieurs les Cabotins et ces Messieurs les Députés.

OHÉ ! OHÉ !



AVIS

Nous avons le plaisir d'offrir, en hors-texte, à nos abonnés, la reproduction de l'affiche tant remarquée qui annonçait à Nancy les deux journées d'Aviation au profit des Avions militaires. Nous avons pensé que ce pourrait être un agréable souvenir pour les Etudiants de la Catho qui ont tenu à honneur de participer, eux aussi, au magnifique et patriotique mouvement en faveur de l'Aviation militaire.

N. D. L. R.

D. RAQUET

Pharmacien de 1^{re} classe. — Licencié ès Sciences
Maître de Conférences à la Faculté Libre de Médecine
et de Pharmacie

114, rue Solférino, 114

Médicaments de premier choix. — Analyses médicales et industrielles.



Que nous dit-on ? La bonne maison Saint-Louis, lasse de résister aux trépidations que ses locataires, incessamment, lui font subir, se lézarde, oui, mes amis, se lézarde, tout simplement. Elle menace même de s'effondrer... Toujours prudent, M. le Directeur s'en fut illico demander une consultations à Messieurs les Ingénieurs de la rue de Toul. Chacun sait que pour ce qui est de la solidité des Edifices, ces Messieurs sont tous passés maîtres.

Autre canard. — C'est de mes reporters que je tiens ce joli conte d'un étudiant Lillois, bien connu, qui, il y a quelques jours, passant près du pavillon des Halles, où se débite la viande, trouvant peu délectable l'odeur étrange qu'on y reniflait, et traduisant sa pensée par un « ça sent la vache » bien accentué, se vit appréhendé par un agent, qui rêvait là, conduit aux postes et condamné pour outrages aux « gardiens de la sécurité publique ».

Vous avez sans doute eu un écho du succès éclatant que remportèrent nombre de nos amis au cortège de la Mi-Carême. Francis était impayable en soldat de la « Grande Révolution »; Alphonse ne l'était pas moins en « garde républicain »; Wagner en barde breton; Vanlaer en Démosthène suçant de petits cailloux; Fauville en Mercure, le caducée en main, eurent un succès bien mérité... J'en passe et des meilleurs !

Garnet

Funérailles de M. le Professeur ARTHAUD

Les funérailles du bon et regretté M. Arthaud ont été célébrées le samedi 23 mars, en l'église Notre-Dame de Consolation, à Vauban, au milieu d'une assistance considérable.

Derrière la croix venaient les membres du Patronage Saint-Stanislas, le Comité de l'Union du Nouveau-Lille, l'Union Sociale et Patriotique de Vauban, la Commission de la Fédération Générale des Etudiants Catholiques et son drapeau, la bannière de l'Université Catholique et un groupe d'Etudiants délégués des différentes Facultés.

Les coins du poêle étaient tenus par M. le chanoine Quilliet, de la Faculté de Théologie ; M. l'abbé Dehove, de la Faculté des Lettres ; M. le docteur Camelot, de la Faculté de Médecine ; M. le professeur Van Oye, de la Faculté des Sciences ; M. Cousin, vice-président du Comité du Patronage Saint-Stanislas ; M. Désiré Danel, conseiller municipal de Vauban ; M. Douvrin, conseiller d'arrondissement, et M. Binauld, conseiller général, adjoint au Maire.

Mgr le Recteur et M. le Vice-Recteur suivaient immédiatement le cercueil, accompagnés de tout le corps professoral de la Faculté de Droit en costume académique.

Le deuil était conduit par les fils du défunt, le R. P. Jean Arthaud, de la Compagnie de Jésus ; MM. François Arthaud, lieutenant au 148^e régiment d'infanterie, Paul Arthaud, élève à l'Ecole Polytechnique ; et par ses gendres, MM. Havard de la Montagne, le docteur Bidou, et Damez, ingénieur civil des Mines.

La messe fut célébrée par M. le Curé de Vauban, et l'absoute fut donnée par Monseigneur Margerin.

Après la cérémonie le corps a été transporté au cimetière de Canteleu.

Au bord de la tombe, M. Selosse, doyen de la Faculté de Droit, M. Derély, au nom de la Fédération Générale des Etudiants, M. Auguste Lemaire et M. le docteur Douvrin, ont prononcé des discours qui ont vivement impressionné l'assistance.

DISCOURS DE M. SELOSSE

Ce n'est pas le lieu ni le moment d'essayer de retracer, même dans une pâle esquisse, la vie féconde du collègue, de l'ami que nous pleurons. Les supplications muettes de la prière conviendraient mieux au désarroi de la pensée, à l'impuissance de l'expression paralysées l'une et l'autre par la soudaineté de cette perte irréparable, si je n'avais le devoir de saluer une dernière fois le juriconsulte éminent, le vaillant chrétien, le brave citoyen que Dieu nous enlève.

Quand je contemplais sur la couche funèbre son noble visage figé dans la rigidité marmoréenne d'un chevalier d'autrefois, il me semblait que la majesté du Droit veillait à son chevet et qu'au-dessus de lui planait la paix de l'immortelle Justice. Il paraissait enseigner encore dans le silence, comme s'il se reposait, enfin, dans la sérénité de la certitude et la possession de la pleine vérité.

La simplicité dans la science, la simplicité dans le dévouement, la simplicité dans la bonté, quel exemple, messieurs !

Lauréat de la Faculté de Paris, élève favori d'un des premiers romanistes de France, il accourut le premier, dès 1873, apporter tout son esprit et tout son cœur au berceau encore incertain et précaire de la liberté de l'enseignement supérieur. Et il se défendait, il se fâchait presque quand on l'appelait le fondateur de la Faculté.

Voué avec passion à l'enseignement ingrat du Droit Romain, il avait le don merveilleux de donner la vie aux textes morts, et l'art de transposer les hypothèses séculaires dans la réalité présente. Très attentif au mouvement scientifique qui rejuvenissait l'interprétation dans les Universités françaises et étrangères, mais peu accessible aux nouveautés conjecturales, il communiquait le feu qui l'animait à ses auditeurs, ne leur laissant ni trêve ni merci jusqu'à ce qu'ils eussent tout compris, plus perplexe qu'eux-mêmes à l'époque des examens, et, quand ils avaient triomphé, il voulait oublier qu'il était le premier

artisan de leurs succès. Il enseignait en chaire, il enseignait en conversant, en promenant, pareil à ces vieux maîtres dont parle Cicéron ; il enseignait encore à la veille de l'agonie, suprême défi jeté à la souffrance et à la mort. C'était bien le Professeur par excellence.

Sa science n'était ni étroite, ni exclusive ; au-dessus des textes, il cherchait non seulement la raison écrite, mais le Droit éternel et la Vérité intégrale ; à côté du Droit romain il connaissait si bien tous les recoins du domaine juridique que chacun de nous venait le consulter. Ses avis, clairement motivés et chaleureusement soutenus, ressemblaient aux « Responso Prudentium » de la Cité antique.

Tous les titres l'appelaient à la direction de la Faculté ; son extrême modestie l'en écarta, mais il exerçait, sans s'en douter, une autorité d'autant plus forte qu'elle était la douceur même et la droiture. C'était la royauté du bons sens et de l'honnêteté.

D'autres parleront de sa vie publique. Là encore tout est vaillance et dévouement dans l'abnégation. Il trouvait tout simple qu'en 1870 il se fut engagé aux chasseurs à pied et exposé à toutes les péripéties du siège : il ne voulait pas qu'on en parlât. Il trouvait tout simple de compromettre sa santé dans les luttes électorales, dans de pénibles démarches pour le service d'une Caisse rurale, pour le secours d'une Ecole, d'un Patronage et il n'admettait pas qu'on l'en louât.

En 1905, sur la tombe de notre inoubliable doyen, M. de Vailles-Sommières, dont il conserva le culte avec une amitié jalouse, il dépeignait le rêve de notre premier chef : « Faire de « la Faculté une famille où toutes les joies et toutes les peines « fussent mises en commun et d'où fussent écartés tous les germes de discorde ».

Ce rêve est demeuré une réalité, un héritage inviolé. Mais quel en a été le fidèle gardien, le pilote devinant les écueils, si ce n'est vous, mon cher Arthaud, comme nous disions dans l'intimité, vous dont la rayonnante bonté a, maintes fois, dissipé les ombres et maintenu dans l'unité primitive la Faculté dont le souci fut la passion de toute votre vie.

Que le bon Dieu vous maintienne au Ciel cette mission fraternelle ! Qu'il nous inspire à nous-mêmes le secret de vos vertus dans cette foi éclairée et agissante, cette foi de savant et de soldat qui a fait de votre vie un enseignement grandiose, et de votre mort une suprême leçon !

DISCOURS DE M. DERÉLY

Au nom de la Fédération générale des Etudiants Catholiques et, plus spécialement, au nom des derniers élèves de M. Arthaud, qu'il me soit permis d'apporter ici le témoignage de notre respectueuse reconnaissance.

Ai-je besoin de rappeler la place prépondérante que les étudiants occupaient dans la vie de M. Arthaud ? Jamais il ne manquait l'occasion de les aider ou de les encourager. Notre Fédération perd en lui un protecteur dévoué.

Mais si sa bienveillance s'étendait à tous les étudiants, que dire de la bonté toute paternelle qu'il avait pour ses élèves ? Il se donnait à eux tout entier, leur prodiguant son temps, son labeur, son dévouement. Il voulait leur succès. Pour que leur travail fût meilleur et plus facile, il s'efforçait de leur donner le goût des choses qu'il enseignait. Et vraiment, nous prenions plaisir à ces conférences où il nous émerveillait par l'étendue de son savoir et la clarté de ses idées.

Depuis qu'il s'était senti atteint, il nous réunissait chez lui, nous accueillant plutôt comme des amis que comme des élèves. Nous constations avec peine qu'il allait s'affaiblissant. Mais il s'animait, jusqu'à oublier son mal, en nous commentant les vieux juristes romains qu'il fréquentait depuis quarante ans.

De ces après-midi passées dans son intimité, de cette dernière leçon qu'il voulut nous donner, — lundi, — malgré sa faiblesse et la défense du médecin, pour ne pas nous quitter sur une explication incomplète, nous ne pourrons jamais nous souvenir sans un serrement de cœur.

Il réalisait à nos yeux l'idéal du professeur chrétien, chez qui la science ne le cède qu'au dévouement et dont toute la vie est pour ceux qui l'approchent un enseignement.

Il nous a donné ses dernières forces. De là-Haut, il nous continuera son aide, j'en ai le ferme espoir. Pour nous, durant toute notre vie, nous garderons pieusement ses conseils dans l'esprit, et son image dans le cœur.

Funérailles de M. Louis LE BAS

Les funérailles de notre camarade Louis Le Bas, dont nous avons annoncé la mort si émouvante dans notre dernier numéro, eurent lieu le lundi 11 mars, en l'église Saint-Martin d'Esquermes.

Les journaux ont déjà raconté les détails de cette cérémonie, et pourtant il semble du devoir de l'« Escholier Lillois » de graver davantage, dans l'esprit de ses lecteurs, le souvenir de cette grande manifestation de sympathie et d'affection chrétiennes.

Les rues de Lille, toujours si pleines de gaieté et d'entrain lors de nos fêtes et de nos monômes, avaient, ce jour-là, un je ne sais quoi de mélancolie et de respect, qui se mêlaient au ciel sombre, pour donner un caractère plus impressionnant encore au cortège qui se déroula de l'Hôpital de la Charité à l'église et de l'église à la gare.

Les étudiants de toutes les Facultés avaient tenu à montrer la grande part qu'ils prenaient au deuil de notre Université et à remplacer les parents et les amis absents en venant nombreux accompagner pour la dernière fois leur camarade. Ils étaient plus de quatre cents, groupés avec recueillement autour des drapeaux de la Fédération générale et de l'Association Celtique, qui précédaient le cercueil.

Les coins du poêle étaient tenus par MM. Henry Derély, président de la Fédération générale des Etudiants Catholiques ; Lucas, interne des hôpitaux, président de l'Association Celtique ; Williatte, interne des hôpitaux, président de l'Association Corporative des Etudiants en médecine ; Maurice Dekester, étudiant en médecine de 3^{me} année.

M. l'abbé Le Bas, curé de Campreny (Oise), frère du défunt, conduisait le deuil, accompagné de Monseigneur le Recteur.

A leur suite marchaient M. le Vice-Recteur, M. l'Intendant général des Facultés Catholiques, M. le docteur Baltus, doyen de la Faculté de Médecine, et tout le corps professoral ; de nombreux professeurs appartenant aux diverses Facultés.

La messe fut chantée par un chœur d'étudiants. L'intention était délicate, car on ne comprend parfaitement cette belle messe des morts que lorsqu'on est soi-même dans la peine. Mieux donc que les chantres les meilleurs, nos camarades nous fouchèrent

vraiment par l'émotion profonde et l'expression de tristesse qui émanait de leur chant.

La messe fut dite par M. le Vice-Recteur, et l'absoute fut donnée par Monseigneur le Recteur. Puis tous les assistants accompagnèrent jusqu'à la gare la dépouille du regretté défunt.

Après les dernières prières, des discours furent prononcés par MM. le docteur Vouters, au nom des Professeurs de Médecine ; Lucas, au nom de l'Association Celtique ; Williatte, au nom de l'Association Corporative des Etudiants en Médecine ; et Derély, président de la Fédération générale.

Nous reproduisons le discours si émouvant de notre ami Lucas.

DISCOURS DE M. LUCAS

Mon cher Louis,

Alors qu'il y a à peine un mois nous assistions gais et joyeux à une réunion de l'Association Celtique, alors qu'il y a seulement quelques jours, nous nous premenions encore pleins de vie et de santé, pourquoi faut-il qu'aujourd'hui je prenne la parole devant ton cercueil ?

Certes, nous ne pouvions nous attendre à un dénouement aussi rapide, aussi brusque, et vendredi, quand nous apprimes la terrible nouvelle, ce fut d'abord un douloureux étonnement qui fit bientôt place à un profond sentiment de tristesse. Chacun se sentait frappé du même deuil. Le Bas mort ! Hélas ! il n'y avait qu'à s'incliner devant l'affreuse réalité. A 26 ans sa vie était déjà terminée ; mais elle fut bien remplie.

Louis Le Bas était né le 15 mars 1885 à Roudouallec, dans ce coin du Morbihan que son cœur n'a jamais quitté. Il était d'une de ces vieilles familles bretonnes qui restent l'honneur du pays, de ces familles foncièrement chrétiennes qui savent imprimer au plus profond de l'âme de leurs enfants le sentiment de l'honneur, l'amour du devoir et le respect des droits de Dieu ; il était de ces vieilles familles dont la devise est travail et probité, et qui savent réaliser avec autant de simplicité que de courage les plus nobles et les plus généreuses résolutions sous les auspices de la foi et du travail ; de ces vieilles familles que la main de Dieu bénit parce que la maison est peuplée. Louis était le cadet de neuf enfants. Il goûta au foyer les joies les plus pures, et quand il le quitta pour la première fois, ce fut pour recevoir

chez son frère, M. le Curé de Camprémy qui l'entoura d'une tendresse vraiment paternelle, les premiers éléments de son éducation intellectuelle.

Deux années plus tard, il entra chez les Pères du Saint-Esprit à Notre-Dame de Langonnet, où il resta deux ans. Entrant alors en quatrième, il vint au petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray, où il achevait ses études secondaires ; elles furent excellentes, et toujours il fut dans les premiers de sa classe, sans jamais connaître l'échec.

Les sentiments religieux qu'il avait puisés à son berceau ne firent que se développer ; sa jeunesse fut toute de piété fervente. Après avoir fait partie de la Congrégation des Saints-Anges, il est admis dans la Congrégation de la Sainte-Vierge, et en philosophie il mérite d'être du nombre restreint d'élèves choisis par les professeurs pour faire partie de la Conférence de Saint-Vincent de Paul. Puis la Médecine l'attira ; sa fidélité religieuse lui désignait tout naturellement l'Université catholique, car il savait qu'il y trouverait l'enseignement qui fait le médecin chrétien. C'est ici, surtout, que nous l'avons connu, apprécié et aimé ; car sous des dehors un peu froids, il était foncièrement bon et d'un tempérament fait de loyauté et de franchise ; et, s'il semblait peu communicatif, quelquefois sombre même, ceux qui l'ont bien connu, et dont il s'était fait des amis, savent, au contraire, qu'il attendait l'intimité douce pour donner à l'expression de ses sentiments une forme moins discrète et plus expansive.

Certes, ce n'est pas sans regret qu'il quittait son pays, d'où il emportait une si précieuse réserve de souvenirs, et peut-être ses rêves ne s'accommodaient-ils pas très bien de la médiocrité de cet horizon commercial, au souvenir des vertes campagnes, des paysages poétiques vers lesquels il tournait un regard d'envie, et qu'il désirait toujours revoir. Car cet amour du sol natal il l'avait à un haut degré, il aimait tout ce qui rappelait le foyer, et c'est pourquoi il se montrait si assidu aux réunions de l'Association Celtique, car là la Bretagne revivait : nous la chantions et dans ces chants nous retrouvions les traits significatifs qui sont le cachet de son originalité. Il aimait l'Association et pendant près de deux ans, il assumait les charges de trésorier qu'à l'unanimité nous lui demandions d'accepter.

A nos réunions il apportait plus de gaieté, plus d'air pour ainsi dire, car il y venait avec tout son cœur et toute son âme ; il y retrouvait un regain de vie, et cette flamme nouvelle il la portait dans les revues bretonnes auxquelles il collaborait. Breton bretonnant, il était épris de sa langue et s'intéressait vivement à tout ce qui se rapportait à sa petite patrie ; et derniè-

rement encore, il faisait un travail sur Saint Guenolé, et nous savons qu'il fut très apprécié par M. le marquis de l'Estourbillon. Au reste, son activité au travail s'étendait sur divers sujets. Une voix plus autorisée que la mienne a dit ses succès scolaires. Je veux seulement rappeler qu'en 1910 il obtenait le prix du Concours des Sciences religieuses par son travail sur « Les fondements de la Morale ». C'est que près de son frère, il avait acquis cette maturité d'esprit qui permet d'aborder les sujets les plus délicats ; c'est qu'à son contact s'étaient épanouies les idées de morale et de foi religieuse qui devaient guider et dominer toutes ses actions.

Modeste, mais vaillant et courageux, il accomplissait ponctuellement sa besogne. Puisque nous étions tous deux dans le même service de chirurgie, l'un externe, l'autre interne, travaillant côte à côte, qu'on me laisse dire combien j'ai pu l'apprécier. Son attention toujours sur le qui-vive ne laissait rien échapper, et il semblait trouver dans son travail hospitalier l'occasion d'exercer sa bonté ; la vigilance qu'il exerçait sur ses malades, les soins qu'il leur donnait en sont la meilleure preuve.

Il ne négligeait aucune occasion de s'instruire. Pourquoi donc faut-il que la rançon de cette ardeur au travail ait été la mort ? Pourquoi donc faut-il que cette vie si bien commencée ait été si prématurément fauchée ?

Mais, chrétiens, nous n'avons pas à apprécier l'œuvre de Dieu ; respectons sa volonté et pleurons, car nous perdons un bon ami ; et pleurons encore, car si la mort est toujours amère, combien plus âpre a-t-elle dû être pour lui, loin de ce pays béni où son cœur était resté et dont le ciel n'a pu ensoleiller et adoucir la solitude de sa douloureuse agonie. Oh ! que cette mort dût être terrible, loin de ceux qu'il aimait et pour qui il vivait, privé du dernier baiser d'une mère chérie, privé de ces dernières paroles pleines de douleur et d'espérance qui sont l'effusion d'une âme de père et de chrétien dans l'âme de son enfant, privé enfin de ce dernier regard et de ces dernières caresses de frères et de sœurs bien-aimés. Oui ! que cette agonie dût être affreuse ! et cependant il avait conservé la douceur de ses yeux profonds : peut-être la flamme qui les illuminait quelques jours encore auparavant avait-elle perdu de son éclat ; mais son visage gardait cette sérénité que donne la résignation chrétienne et cette tranquillité qui reflète une conscience en paix, car dès qu'il se sentit atteint, il réclama les soins religieux, et avant d'entrer pour toujours dans le sommeil où il dort maintenant, il eut le bonheur de pouvoir se concilier la bienveillance de son Dieu. Alors il s'éteignait avec l'espérance si douce d'une vie nouvelle qui ne doit point finir.

Au revoir ! mon cher Louis. Retourne dans ce village où tu passas tes premières années, les meilleures, dans cette terre bretonne où le soleil vient s'endormir chaque soir, repose sur cette terre que protège le geste immense de la Croix au pied de cette vieille église de granit où l'on prie pour toi, à l'ombre de la rude verdure des chênes ; va dans ta patrie, car la patrie c'est le clocher et le cimetière.

L'Association te pleure, car elle t'aime ; et par-delà la tombe tu demeureras vivant dans le cœur et le souvenir de tes amis.

Au revoir, mon bon ami ; dors dans la paix du Seigneur !

L'enterrement de Louis Le Bas eut lieu à Roudouallec, au pays de Bretagne, le mercredi 13 mars. M. l'abbé Dutouquet, directeur de Congrégation, et notre ami Lucas, y représentaient l'Administration et les Etudiants Catholiques. Tous deux retraçèrent, en termes émus, la vie de notre camarade Le Bas, en montrant ce que sont chez nous la vie et la mort d'un étudiant catholique.

Mgr le Recteur a reçu, d'autre part, de M. l'abbé Le Bas, frère du défunt, la lettre très chrétienne et bien émouvante qu'on nous a autorisés à insérer dans l'« Escholier Lillois ». Nos amis ne la liront pas sans une certaine émotion et un profond respect.

LETTRE DE M. L'ABBÉ LE BAS

Roudouallec, le 15 mars 1912.

Monseigneur,

Je viens de terminer mon pèlerinage douloureux à Notre-Dame de Roudouallec, et c'est à son cœur maternel que j'ai confié la garde de mon cher défunt, jusqu'au grand réveil.

Il me tarde de vous dire combien j'ai été remué par les éclatants témoignages de sympathie prodigués par l'Université catholique à celui qui fut son élève ; combien j'ai été réconforté, dans ma détresse, par les preuves évidentes d'affection délicatement prévenante et agissante dont j'ai été l'objet, d'autant plus réconforté que tous ces dévouements spontanés s'adressaient, à travers mon humble personne, à celui qui fut et qui reste une des raisons de ma vie, qui était mon orgueil et qui semblait veiller sur tous mes pas, pendant mon récent séjour à Lille.

Comment pourrais-je jamais assez vous remercier, Monsei-

gneur, vous qui, avec une sollicitude si tendrement paternelle, êtes entré de moitié dans ma peine, et m'avez été si doucement secourable dans mon accablement ?

J'ai dit à mes chers parents combien consolants furent les derniers jours de leur benjamin, osant, avec sa foi d'étudiant catholique breton, regarder en face la mort, entouré des soins assidus de MM. les professeurs Desplats et Vouters ; combien fut admirable la conduite de ses amis compatriotes et condisciples, essayant de tous les moyens, sous la direction de leurs maîtres vénérés, pour arracher à la mort, leur camarade aimé. Je leur ai dit le deuil général de toute l'Université catholique, l'impressionnante cérémonie des funérailles, qui fut comme l'explosion d'une tristesse comprise et partagée par tous les membres de la famille universitaire qui était devenue son deuxième foyer.

La douleur de mes parents est navrante ; mais les souvenirs si chauds de tendresse que je leur ai apportés en ont un peu adouci l'amertume. S'ils ont été privés, ce qui leur est dur, des derniers baisers de leur fils, s'ils n'ont pu lire, dans son dernier regard, son affection tendre et passionnée, ni recueillir son dernier soupir, ils savent, du moins, que sa deuxième famille universitaire n'a rien épargné afin d'atténuer, pour son fils d'adoption, la tristesse d'un départ, loin de ceux qu'il aimait.

En leur nom, au nom de toute la famille, en mon nom personnel, tous me prient de vous demander d'être l'interprète de notre profonde reconnaissance auprès de M. le Vice-Recteur, du P. Dutouquet, de MM. Desplats et Vouters, de tout le corps professoral, des admirables étudiants, qui après avoir disputé leur camarade à la mort, lui ont fait de si touchants et magnifiques adieux, et c'est juste, parmi les étudiants, de citer M. Lucas, qui l'a accompagné jusqu'à son pays natal.

La perte de mon pauvre frère a été également très vivement ressentie dans son pays. Si le retard du train n'avait obligé la foule, venue dès le matin, de s'écouler avant l'heure tardive des obsèques, faites à cinq heures de l'après-midi, l'église paroissiale n'aurait pu la contenir. Mais mardi prochain, fixé pour le service du huitième jour, la verra compacte et recueillie, unissant ses prières à celles de sa famille pour l'âme du défunt.

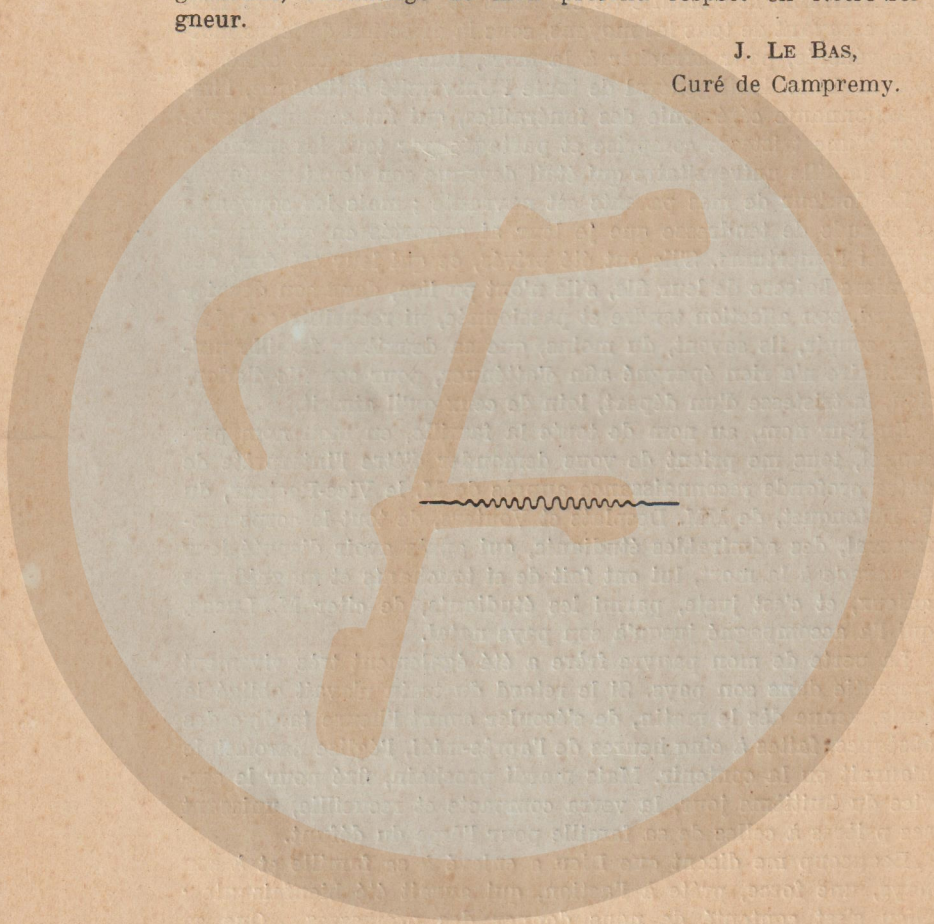
Beaucoup me disent que Dieu a enlevé à sa famille et à son pays, une force, prête à l'action, qui aurait été bienfaisante : Dieu s'est contenté de nous donner des promesses... Que sa Volonté soit faite !

J'ai prononcé mon « fiat », Monseigneur, et un incident imprévu, voulu par la Providence, un incident que je veux vous conter, m'y a puissamment aidé. A l'issue de la cérémonie religieuse, un bambin de six ans, mon petit neveu, s'est approché

doucement de moi, et m'embrassant m'a dit : « Je suis ton Louis aussi, ne veux-tu pas de moi ? » Dès qu'il sera possible, il sera dans mon presbytère, et si Dieu le permet, soit en théologie, soit en médecine, un autre Louis Le Bas remplacera, dans la famille universitaire de Lille, son oncle Louis Le Bas, que Dieu, dans ses desseins, n'a pas laissé avec vous, avec nous.

Daignez agréer, Monseigneur, avec l'expression de ma vive gratitude, l'hommage de mon profond respect en Notre-Seigneur.

J. LE BAS,
Curé de Campremy.



Le Gérant : A. LAMBLIN.

CYCLES ET AUTOMOBILES

Les Bicyclettes et Motocyclettes

TERROT

Les plus résistantes

HUMBER

Les plus souples

F. N. HERSTAL

Les plus soignées

GRIFFON

Voir les superbes modèles de ces machines
constamment exposés

MAISON HURET

63, Rue Nationale, 63

— LILLE —

Ludovic MANNESSIER, Successeur

Grand choix d'Accessoires et Pièces de rechange

RÉPARATIONS

Réduction importante au comptant à MM. les Etudiants.

MINET Frères

Faillleurs - Chemisiers

6, Rue des Manneliers (près la Grand'Place) — LILLE

Grand Café Bellevue

TÉLÉPHONE } 20.90 LILLE — 284 LILLE
728 EXTÉRIEUR

LILLE

BUFFET FROID ET CHAUD
DÉGUSTATION
des vrais Bières de MUNICH et PILSEN (Bohême)

RÉUNION de MESSIEURS les ÉTUDIANTS

Application Générale de l'Electricité

LOUIS DHUMETZ

152, Rue Nationale, 152

TÉLÉPHONE 71

LILLE

Réduction au compt. à MM. les Etudiants sur présentation de leur carte

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR LABORATOIRES

P. DUFLOS-BASSET 5, Place de Strasbourg, 5
— « LILLE » —

Produits purs. Appareils de Physique et de Chimie

Tubes et écrans pour rayons X — (Réduction au comptant à Messieurs les Etudiants)

La plus importante BOULANGERIE DE FRANCE

“ L'INDÉPENDANTE ”

Le meilleur pain. Les œuvres sociales annexes les plus complètes

ZINC — GAZ — EAU

Alcools essences, Pétroles, Luciline, Oriflamme, Electricine


EDOUARD PYNSON AÎNÉ


166, rue Colbert, LILLE (A proximité des Facultés Catholiques)

RÉDUCTIONS A MESSIEURS LES ÉTUDIANTS

LIBRAIRIE — PAPETERIE

Littérature. — Romans. — Nouveautés littéraires

JULES COLPIN 

 62, RUE ESQUERMOISE, 62, **LILLE**

Librairie de l'Université Catholique

René GIARD

THÉOLOGIE — DROIT — MÉDECINE — SCIENCES

Remise Spéciale à Messieurs les Etudiants

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE de tous Livres d'Occasion

Catalogue Mensuel envoyé gratis et franco sur demande

Grande Maison de Parapluies

A. GOUDY, Fabricant 52 bis, Rue Esquermoise

Parapluies — Ombrelles — Cannes

REPARATIONS — RECOUVRAGES

Remise de 5 % à Messieurs les Etudiants.

PIANOS

MUSIQUE

Maison J. GRAS

Téléphone 1623

24, Rue Faidherbe, **LILLE**

Location de pianos depuis 6 fr. par mois

BICYCLETTES

Triumph, Le Globe, De Dion-Bouton

Echanges — Réparations — Location

BICYCLETTES DE LUXE

Locations au mois, à l'année

A. CHATTELEYN

55, Boulevard de la Liberté, 55

LILLE

Conditions spéciales à MM. les Etudiants

Librairie, Papeterie, Imprimerie, Reliure, Maroquinerie

SPÉCIALITÉ DE CAMBRIDGE

≡ Veuve DOUBLEMART ≡

E. BOURGOIS, Successeur

LILLE — 12, Place de Strasbourg, 12 — LILLE

(Remise de 10 0/0 à Messieurs les Etudiants. Dépositaire du Journal V « Escholier »)

Au rendez-vous des Etudiants de la Catho

Au Coq Lillois

Emile PRUVOST, Propriétaire

<i>Bières d'Armentières</i>	}	le Ballon. 0.10 cent.
		le Demi. 0.20 cent.
<i>Munich</i>	}	le Quart. 0.30 cent.
		le Demi. 0.50 cent.

LIQUEURS ET APÉRITIFS DE MARQUE

Buffet Froid

::: OUVERT APRÈS TOUS LES SPECTACLES :::

TELEPHONE

TELEPHONE

CORDONNERIE MONDAINE

— (Fondée en 1849) —

A la Fashion

35, Rue Nationale, LILLE

Toutes les premières marques FRANÇAISES et AMÉRICAINES

Gibault, Hattat, Bally, Mocassin, Bijoux layettes
Pantoufles Rasurel

Atelier de Réparation

Réduction au comptant à Messieurs les Etudiants

Fabrique Générale d'Articles Gravés

L. PAURICHE

Graveur sur Bijoux et Argenterie

2, rue Masurel, 2 LILLE
(angle de la rue Basse)

Spécialité de plaques de portes
pour docteurs.

Fabrique de Timbres en Caoutchouc
Cartes de visite en Taille Douce

Réduction de 5 0/0 au comptant à MM. les Etudiants.

SPECIALITÉS DE CADRES DE STYLES ET ORDINAIRES

GERMAIN GEESEN

5, rue Colbert, 5

(Près la rue Gambetta)

Prix Modérés

LILLE

" LE NORD ILLUSTRÉ "

Magazine Bi-Mensuel, d'Actualité Régionale

BUREAUX :

LILLE -- 12, Rue Esquermoise, 12 -- LILLE

DIRECTEURS : Emile LANTE et André FAGE

LE NUMÉRO : 30 centimes

ABONNEMENTS :

France : 7 fr. 50. — Etranger : 10 fr.

AU TIMBROPHILE

chez LAMBRECHT

LILLE — 9, Rue Neuve, 9 — LILLE



CHOIX IMMENSE

de

TIMBRES-POSTE

ACHAT et VENTE

de

COLLECTIONS



"ENTRUSTED TO THE"

Hand of God

THE

1871

